

ABONNEMENT.

Un an... 30 fr.
Six mois... 18
Trois mois... 9

Poste:
Un an... 35 fr.
Six mois... 18
Trois mois... 10

On s'abonne:
A SAUMUR,
Chez tous les Libraires;
A PARIS,
Chez DONGREL et BULLIER,
Place de la Bourse, 23;
A. EWIG,
Rue Flécher, 2.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS.

Annonces, la ligne... 20 c.
Réclames... 30
Faits divers... 75

RÉSERVES SONT FAITES
Du droit de refuser la publication
des inscriptions reçues et même payées,
sauf restitution dans ce dernier cas;
Et du droit de modifier la rédaction
des annonces.

Les articles communiqués
doivent être remis au bureau
du journal la veille de la repré-
sentation, avant midi.
Les manuscrits déposés ne
sont pas rendus.

On s'abonne:

A PARIS,
Chez MM. HAVAS-LAFFITE et Co,
Place de la Bourse, 8.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis con-
traire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en tim-
bres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR,
13 Novembre 1878.

Chronique générale.

On écrit de Berlin à l'Ordre:

J'ai la bonne fortune de pouvoir vous
citer aujourd'hui des paroles du prince-
chancelier à propos de l'état actuel de votre
pays.

Quelqu'un qui a eu l'honneur d'être
reçu par lui ces derniers jours, et qui de-
puis de longues années a son franc-parler
avec le célèbre homme d'Etat, lui demandait
d'où venait depuis quelque temps le ton ai-
gre-doux et la critique souvent passionnée
que les journaux plus ou moins officieux,
plus ou moins renseignés par les ministères,
employaient vis-à-vis de la France, et
quelle importance il fallait donner à ces
émanations d'une mauvaise humeur non
équivoque.

Le prince répondit:

Nous n'avons rien contre la France,
rien même contre le gouvernement nomi-
nal de la France. Le ministère actuel ne
nous a pas donné le moindre sujet
d'un mécontentement quelconque, et en
nous montrant si ouvertement froissés de
ce qui s'y passe, nous rendons un service
signalé au cabinet Dufaure. Il est possi-
ble que nos avertissements réitérés, notre
mauvaise humeur, comme vous dites, lui
prétextent, à un jour donné, un point d'ap-
pui contre ce gouvernement occulte au-
quel il doit obéir aveuglément.

L'interlocuteur du chancelier, il faut
vous le dire, est par aventure un chaud ad-
mirateur de M. Gambetta... par des raisons
qui sont d'un chauvinisme allemand si exa-
géré que je n'oserais jamais le mentionner
dans un journal français. Il se mit donc à
parler du chef de votre majorité en termes

qui plaisaient peut-être très-bien à cet illus-
tre citoyen, mais dont le but était de persua-
der le chancelier que, s'il n'y avait pas de
Gambetta en France, il faudrait en inventer
un. Il n'avait pas la chance de convaincre
le prince de ses raisons, et celui-ci répliqua :

« Je n'ai rien contre M. Gambetta non
plus, et, s'il était ministre ou président
de la République, je suis persuadé que
nos relations seraient aussi bonnes qu'au-
jourd'hui; mais cette dictature invisible,
ce je ne sais quoi irresponsable doit de
jour en jour accroître notre défiance. Et
où cela peut mener — je n'en sais rien
moi-même! Enfin, ils le veulent. Mais on
me rendra la justice que je ne leur ai pas
éparné les avertissements et d'autres
que moi non plus; mais le ministère est
complètement impuissant vis-à-vis de lui!
Peut-être l'est-il, lui aussi, vis-à-vis d'au-
tres — qui le sait? » Puis il citait un vers
de Goethe, qui se traduit à peu près par:
« Bien des gens croient pousser un char en
avant et ne sentent pas que ce sont eux
qu'on pousse? »

Et, après ces paroles énigmatiques, il
changeait de sujet de conversation.

Vous apprécieriez vous-même combien
tout cela n'est pas dépourvu de gravité si
vous pouviez lire attentivement les journaux
allemands et comparer leur ton, vis-à-vis la
France, à celui qui y régnait il y a encore
six ou huit mois. Depuis la Gazette de Franc-
fort, qui se dit démocratique, jusqu'à l'ul-
tra-conservatrice Gazette de la Croix, en pas-
sant par toute la presse nationale-libérale,
c'est la même ton presque étudié à être désa-
gréable.

Je ne comprends vraiment pas pourquoi
les correspondants du Journal des Débats et
du Temps, les deux journaux parisiens qui
prétendent faire autorité pour les affaires al-
lemandes, n'en font pas part à leurs lecteurs
et au gouvernement. Est-ce un mot d'ordre
chez vous de se taire, comme c'en est certai-
nement un chez nous de montrer si peu de
sympathie au gambettisme? Je n'en conçois
vraiment pas la nécessité. Et laissant même

ces deux journaux de côté, qui ont peut-être
des raisons particulières de garder le silence
à cause des relations de leurs correspon-
dants à Berlin, pourquoi M. Hessel, maître
de français à l'École militaire de Dresde et
correspondant de la République française, qui
n'a jamais été tendre pour les journaux alle-
mands et pour M. de Bismark, garde-t-il
donc le silence?

Ah! tenez, laissez-moi vous dire toute
ma pensée. Votre chère République aura un
beau matin un terrible réveil. Le moment
viendra où la coupe sera tellement pleine
qu'une demi-goutte la fera déborder. Alors
vous vous demanderez pourquoi on vous
cherche querelle, vivant paisiblement et ne
pensant qu'à vos propres affaires; — au
moins les honnêtes républicains demande-
ront ainsi. Et on vous répliquera par le vieux
mot de M. de Radowicz en 1849: « La Ré-
publique en France est la tache d'huile
qui s'élargit sur toute l'Europe. »

On vous rendra responsable du socia-
lisme en Allemagne, du nihilisme en Russie,
de la révolution latente en Italie, du coup de
feu d'Oliva Moncasi, de tout enfin, et on ne
verra d'autre salut pour l'Europe que de vous
soustraire à une forme de gouvernement qui
est impuissante devant un député qui lui
dicte ses volontés et qui est si parfaitement
sûr d'être débordée le lendemain du jour où
il sera au pouvoir, qu'il préfère de beaucoup
sa position actuelle à celle du maréchal de
Mac-Mahon.

Vous crierez alors à la violence et vous
aurez tort. — C'est l'Europe qui aura raison
de préférer sa tranquillité, sa paix intérieure
et sa prospérité à ce vain fantôme, à ce nom
de République, qui, semblable au drapeau rouge
qui aveugle le taureau, aveugle la masse par-
tout. Et ce sera l'Allemagne qui, nécessaire-
ment, devra prendre la tête de cette croisade,
si vous n'avez pas assez de force pour vous
délivrer d'un joug qui, à ce qu'on prétend,
doit peser lourd à plusieurs millions de vos
concitoyens.

M. de Bismark, pour vous affaiblir, vous
a permis, en 1871, de prendre la forme ré-
publicaine, et c'était sagement agi, au point

de vue allemand; mais il est arrivé à com-
prendre qu'il vaudrait encore mieux une
France forte, dont à la fin on maîtriserait
les coups de tête, qu'un voisin qui en se décom-
posant politiquement porte la décomposition
au-delà de ses frontières.

C'est l'opinion de tout ce qui est conser-
vateur en Allemagne, de tous les membres
des maisons régnantes, de l'armée, de tous
ceux qui ont horreur du socialisme et qui
prétendent que la forme républicaine en
France lui sert de point d'appui. Ce serait
demain l'opinion du parti national-libéral
si M. de Bismark clignait seulement de
l'œil.

Par contre-coup, la France, comme na-
tion, a bien gagné en sympathies depuis
quelque temps. Beaucoup de visiteurs de
distinction, éternés du séjour de Paris, ont
fait des excursions en province et ont rap-
porté des impressions tout à fait impré-
vues.

On commence à dire dans les régions of-
ficielles que M. Bardoux est sacrifié par M.
Gambetta qui a besoin du portefeuille de
l'instruction publique pour M. Bert, député
de l'Yonne.

Dans le 47^e arrondissement, quartier des
Ternes, un comité de souscription pour l'é-
lection de M. Paul de Cassagnac est en voie
d'organisation. Le comité est composé de né-
gociants et d'ouvriers.

On nous raconte que, depuis deux jours,
M. Gambetta ne sort plus qu'en voiture. Il
redoute, paraît-il, une agression de M. Bon-
net-Duverdier, dont il a été prévenu.

On lit dans le Figaro, au sujet d'une lettre
de M. de Montalivet qui fait assez de bruit
dans la presse radicale:

Feuilleton de l'Echo Saumurois.

LE CALENDRIER DE LA MANSARDE.

(Suite. — Voir l'Echo des 12 et 13 janvier, 12, 13, 14, 19
et 20 mars, 14 et 16 avril, 24, 25 et 26 mai, 21, 23 et
25 juin, 10 et 11 juillet, 13 et 14 août, 13, 19 et 20 sep-
tembre, 19, 20 et 22 octobre.)

NOVEMBRE.

Le 10, neuf heures du soir. — J'avais bien cal-
culé ma fenêtre; mon petit tapis de pied était
cloué à sa place; ma lampe garnie de son abat-jour
lissait filtrer une lumière adoucie, et mon poêle
rouillait sourdement comme un animal domestique.
Autour de moi tout faisait silence. Au dehors
seulement une pluie glacée balayait les toits et
rouillait avec de longues rumeurs dans les gout-
tières sonores. Par instants, une raffale courait sous
les tuiles qui s'entre-froissaient avec un bruit de
castagnettes, puis elle s'engouffrait dans le corri-
dor désert. Alors un petit frémissement de volupté
parcourait mes veines. Je ramenaï sur moi les

pans de ma vieille robe de chambre ouatée, j'en-
fonçais sur mes yeux ma toque de velours râpé, et,
me laissant glisser plus profondément dans mon
fauteuil, les pieds caressés par la chaude lueur qui
brillait à travers la petite porte du poêle, je m'ab-
andonnais à une sensation de bien-être avivée par
la conscience de la tempête qui bruissait au dehors.
Mes regards, noyés dans une sorte de vapeur, er-
raient sur tous les détails de mon paisible inté-
rieur; ils allaient de mes gravures à ma bibliothè-
que, en glissant sur la petite causeuse de toile perse,
sur les rideaux blancs de la couchette de fer, sur
le casier aux cartons dépareillés, humbles archives
de la mansarde! puis, revenant au livre que je
tenais à la main, ils s'efforçaient de ressaisir le fil
de la lecture interrompue.

Au fait, cette lecture, qui m'avait d'abord cap-
tivé, m'était devenue pénible. J'avais fini par trou-
ver les tableaux de l'écrivain trop sombres. Cette
peinture des misères du monde me semblait exagé-
rée; je ne pouvais croire à ses excès d'indigence
ou de douleur; ni Dieu ni la société ne devaient se
montrer aussi durs pour les fils d'Adam. L'auteur
avait cédé à une tentation d'artiste; il avait voulu
élever l'humanité en croix, comme Néron brûlait
Rome, dans l'intérêt du pittoresque!

A tout prendre, cette pauvre maison du genre
humain, tant refaite, tant critiquée, était encore un
assez bon logement; on y trouvait de quoi satis-

faire ses besoins, pourvu qu'on sût les borner; le
bonheur du sage coûtait peu et ne demandait
qu'une petite place.

Ces réflexions consolantes devenaient de plus en
plus confuses.

Enfin mon livre glissa à terre sans que j'eusse le
courage de me baisser pour le reprendre, et, in-
sensiblement gagné par le bien-être du silence, de
la demi-obscureté et de la chaleur, je m'endormis.
Je demeurai quelque temps plongé dans cette
espèce d'évanouissement du premier sommeil; en-
fin quelques sensations vagues et interrompues le
traversèrent. Il me sembla que le jour s'obscurcis-
sait... que l'air devenait plus froid... J'entrevois
des buissons couverts de ces baies écarlates qui
annoncent l'hiver... Je marchais sur une route
sans abris, bordée çà et là de genévriers blanchis
par le givre... Puis la scène changeait brusque-
ment... J'étais en diligence... la bise ébranlait les
vitres des portières; les arbres chargés de neige
passaient comme des fantômes; j'enfonçais vaine-
ment dans la paille broyée mes pieds engourdis...
Enfin la voiture s'arrêtait, et, par un de ces coups
de théâtre familiers au sommeil, je me trouvais
seul dans un grenier sans cheminée, ouvert à tous
les vents. Je revoisais le doux visage de ma mère, à
peine aperçu dans ma première enfance, la noble
et austère figure de mon père, la petite tête blonde
de ma sœur enlevée à dix ans; toute la famille

morte revivait autour de moi; elle était là, exposée
aux morsures du froid et aux angoisses de la faim.
Ma mère priait près du vieillard pensif et résigné,
et la sœur, roulée sur quelques lambeaux dont on
lui avait fait un lit, pleurait tout bas en tenant ses
pieds nus dans dans ses petites mains que le froid
avait bleuies.

C'était une page du livre que je venais de lire,
tout à coup réalisée et transportée dans ma propre
existence.

J'avais le cœur oppressé d'une inexplicable au-
goisse. Accroupi dans un coin, les yeux fixés sur
ce lugubre tableau, je sentais le froid me gagner
lentement, et je me disais avec un attendrissement
amer:

Mourons, puisque la misère est un cachot
gardé par les soupçons, l'insensibilité, le mépris,
et d'où l'on tenterait en vain de s'échapper; mou-
rons, puisque les heureux ne croient point à nos
souffrances, puisqu'il nous en font une flétrissure;
mourons, puisqu'il n'y a point pour nous de place
au banquet des vivants!

Et je voulus me lever pour rejoindre ma mère et
attendre l'heure suprême à ses pieds.

Mais cet effort a dissipé le rêve, et je me suis
réveillé en sursaut.

J'ai regardé autour de moi: ma lampe était mou-
rante, mon petit poêle refroidi, et ma porte en-
tr'ouverte laissait entrer une bise glacée! Je me

« Lorsqu'on lit la lettre de M. le comte Camille de Montalivet, devenu pair de France par une faveur spéciale; lorsqu'on se souvient que le gouvernement de la Restauration, pour le faire parvenir à cet honneur, eut à faire descendre l'hérédité de la pairie de l'oncle au neveu, lorsqu'elle ne pouvait, en réalité, provenir que de l'hérédité paternelle; lorsqu'on se rappelle qu'il fut l'ami du roi Louis-Philippe et de M^{me} Adélaïde, on est tenté de lui adresser le mot qu'il eut le cynisme de prononcer à la tribune en parlant de la Restauration :

« Cela me fait mal au cœur ! »

Les journaux étrangers, même parmi ceux qui se sont montrés toujours favorables au gouvernement républicain, s'élèvent aujourd'hui très-vivement contre le système d'invalidations adopté par la Chambre. C'est ainsi, dit une feuille anglaise, que le pouvoir le mieux établi peut sombrer par la faute de ceux qui devaient le soutenir.

L'impression du projet de M. de Freycinet relatif au classement des travaux à exécuter dans les ports maritimes est terminée.

Ce projet représente une dépense de 380 millions environ, qui devra être couverte dans un délai de dix ans environ, au moyen de ressources extraordinaires, inscrites au budget de chaque exercice. Entreront en déduction les contributions à fournir par les localités ou les départements.

Le ministre espère qu'elles auront une réelle importance.

Voici l'énumération des ports que M. de Freycinet propose d'améliorer :

Dunkerque, Gravelines, Calais, Portel, Etaples, la baie de l'Authie, Boulogne, la baie de la Somme, le Tréport, Dieppe, Saint-Valerie-en-Caux, Fécamp, le Havre, Rouen, Honfleur, Trouville, Ouistreham, Port-en-Bessin, Isigny, Carentan, Saint-Vaast, Cherbourg, Carteret, Portbail, Franville, Redon, Saint-Nazaire, Paimbœuf, Nantes, Le Fresne, île de Noirmoutier, île d'Yeu, Saint-Gilles, les Sables-d'Olonne.

La Houle-du-Cancalle, Digue-du-Sillon, Saint-Malo, Saint-Servan, Dinard, Paimpol, Pontrioux, Brest, Douarnenez, Lorient, Port-Tudy (île de Croix), Port Maria, Belle-Ile, Port du Palais, Port de Saint-Martin (île de Ré), Ars, Marans, La Rochelle, La Perrotine (île d'Oléron), Rochefort, Point-du-Chapus, La Tremblade, Ribéron, Marais Salants, Port de Royan, Pointe de Grave.

Bordeaux, bassin d'Arcachon, Cap-Breton, Bayonne, Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, Port-Vendres, Agde, îlot de Brescou, Cette, Martigues, Port-de-Bouc, Marseille, La Ciotat, Toulon, Saint-Raphaël, Ajaccio, Propriano, Bastia.

La République française nous dit que le parti républicain est le parti de la France. Les hommes monarchiques forment donc le

suis levé en frissonnant pour la refermer à double tour; puis, gagnant l'alcôve, je me suis couché à la hâte.

Mais le froid m'a tenu longtemps éveillé, et ma pensée a continué le rêve interrompu.

Les tableaux que j'accusais tout à l'heure d'exagération ne me semblent maintenant qu'une trop fidèle peinture de la réalité; je me suis endormi sans pouvoir reprendre mon optimisme, ni me réchauffer.

Ainsi un poète éteint et une porte mal close ont changé mon point de vue. Tout était bien quand mon sang circulait à l'aise, tout devient triste parce que le froid m'a saisi. Les jugements des hommes ne sont-ils donc que les reflets de leurs situations personnelles? En est-il de chacun de nous comme de ce roi de Pologne qui, lorsqu'il avait bu, croyait tout son royaume dans l'ivresse?

Ceci rappelle l'anecdote de cette duchesse obligée de se rendre au couvent voisin par un jour d'hiver. Le couvent était pauvre, le bois manquait, et les moines n'avaient, pour combattre le froid, que la discipline et l'ardeur des prières. La duchesse, qui grelottait, revint touchée d'une profonde compassion pour les pauvres religieux. Pendant qu'on la débarrassa de sa pelisse et qu'on ajouta deux bûches au feu de sa cheminée, elle manda son intendant, auquel elle ordonna d'envoyer sur le champ du bois au couvent. Elle fait

parti des Prussiens! Pourquoi donc, aux élections de l'an dernier, qui ont donné la majorité à nos adversaires, les Prussiens ont-ils travaillé contre les conservateurs et pour les républicains? C'est une petite question à laquelle les républicains refusent toujours de répondre.

Il y a aujourd'hui une loi des suspects, d'un genre perfide et ténébreux, qui enveloppe la France entière. On écrit de plusieurs départements que tout homme revêtu d'une fonction publique quelconque, s'il n'a pas donné des gages de républicanisme et d'impitoyabilité, se sent menacé; il est livré au bon plaisir des députés de la majorité radicale. Ceux-ci n'ont qu'à parler pour que tous les changements imaginables s'exécutent.

Parmi les agents encore maintenus dans leur poste et qui ne demandent qu'à remplir tranquillement leurs devoirs, on remarque une sorte de tremblement. Les uns sont disgraciés parce qu'ils parlent trop peu, les autres parce qu'ils ne s'inclinent pas assez devant les meneurs républicains, d'autres parce qu'ils vont à la messe. Aller à la messe, c'est s'exposer à la pire des notes; être poli avec son curé, c'est se compromettre.

Un système d'intimidation républicaine s'étend comme un réseau. La délation fait partie des droits de l'homme et devient le plus saint des devoirs. Dans les administrations on a des voisins chargés de vous surveiller. Tout fonctionnaire honnête homme est sans lendemain. Voilà l'état des choses pendant que la République est encore « aimable »; quand elle cessera de l'être, que verrons-nous donc?

Les comités radicaux de Paris, qui sont toujours en permanence, quoi qu'on en puisse dire, cherchent à organiser une assistance démocratique destinée à subvenir, par voie de souscription, aux besoins les plus pressants de ceux qui font partie de ces comités ou de leurs adhérents.

Déjà des listes de souscription ont été mises en circulation.

Après les délégations d'ouvriers de Marseille, puis de l'Aveyron, on annonce aujourd'hui qu'une délégation d'ouvriers lyonnais doit venir la semaine prochaine à Paris pour présenter à M. Gambetta ses doléances sur la crise commerciale qui continue à sévir dans la vallée du Rhône.

LE DERNIER SOUPIR DE L'EXPOSITION.

La grande Exposition de 1878 a rendu dimanche son dernier soupir au milieu d'une foule immense accourue pour la revoir encore et lui fermer les yeux.

Ce n'est pas sans un profond regret que nous disons adieu à ces merveilles amenées de tous les points de l'univers pour composer l'admirable pandémonium qu'on se reproche aujourd'hui de n'avoir pas assez

ensuite rouler sa chaise longue près du foyer dont la chaleur ne tarde pas à la ranimer. Déjà le souvenir de ce qu'elle vient de souffrir s'est éteint dans le bien-être; l'intendant rentre et demande combien de chariots de bois il doit faire transporter.

— Mon Dieu! vous pouvez attendre, dit poliment l'intendant, le temps s'est beaucoup radouci.

Ainsi l'homme, dans ses jugements, consulte moins la logique que la sensation; et comme la sensation lui vient du monde extérieur, il se trouve plus ou moins sous son influence; il y puise, peu à peu, une partie de ses habitudes et de ses sentiments.

Ce n'est donc point sans motif que, lorsqu'il s'agit de préjuger un inconnu, nous cherchons dans ce qui l'entoure des révélations de son caractère. Le milieu dans lequel nous vivons se modèle forcément à notre image; nous y laissons, sans y penser, mille empreintes de notre âme. De même que la couche vide permet de deviner la taille et l'attitude de celui qui y a dormi, la demeure de chaque homme peut trahir, aux yeux d'un observateur habile, la portée de son intelligence et les habitudes de son cœur.

(A suivre.)

admiré, et qui n'est déjà plus qu'un souvenir.

Fasse le ciel que cette œuvre de la paix qui a été pour tous les partis une trêve de Dieu, ne nous laisse pas en proie à des déchirements intérieurs dont nous apercevons déjà les signes précurseurs.

Puissions-nous, en fermant ce temple du travail, avoir fermé pour longtemps le temple de Janus!

Le moment est venu, et nos lecteurs nous sauront gré sans doute de résumer, par quelques chiffres aujourd'hui concluants et définitifs, la grande entreprise qui, née au milieu d'une crise européenne, aurait pu en ressentir les contrecoups; et a cependant traversé avec honneur des circonstances difficiles.

Le dernier jour de l'Exposition aura été le digne couronnement d'une carrière si bien remplie; car, malgré l'inclémence du temps, un concours de 430,000 visiteurs, comme nous l'avons dit hier, est venu lui payer un dernier tribut d'admiration.

La recette totale des entrées, y compris la journée du 10 novembre, a été de douze millions six cent cinquante-trois mille sept cent quarante-six francs, ce qui donne une moyenne de 65,408 francs par jour.

Le nombre total des visiteurs payants ou gratuits a été de seize millions trente-deux mille sept cent vingt-cinq, soit un chiffre moyen de 82,643 visiteurs par jour.

Le déficit restera donc considérable, même en tenant compte de la valeur des bâtiments et des démolitions; mais si l'on songe à la quantité et à la qualité des étrangers qui ont fait de Paris pendant six mois la capitale de l'univers et y ont versé des torrents d'or et d'argent, il serait puéril de regretter la perte de quelques millions si largement compensée par le flot de numéraire attiré par l'Exposition et qui, hélas! va disparaître avec elle!

(Assemblée nationale.)

Etranger.

LA PAIX AU DEHORS.

M. d'Israéli ne cesse pas d'être un romancier prodigieusement rempli d'esprit et d'imagination; seulement, c'est désormais dans la politique qu'il a transporté ses trucs, ses coups de théâtre, son art des péripéties et des surprises.

L'installation du nouveau lord-maire de Londres lui a fourni, samedi, l'occasion d'un de ces discours dont il a le secret.

On commençait à craindre en Europe que les choses ne fussent pas en Asie, sur le Bosphore et dans la presqu'île des Balkans, en un état parfaitement désirable, que la Russie ne revint à ses exigences, que la Turquie ne fût de nouveau menacée, que le traité de Berlin ne fût méconnu, qu'il n'y eût lieu de le remplacer et que M. de Schouvaloff, malgré son naufrage du *Livadia*, ne fût en route pour demander à l'Europe son acquiescement à une nouvelle convention, formulée sur place par une conférence exécutive.

Eh bien! mirage que tout cela, pur mirage et fantasmagorie!

D'après lord Beaconsfield, la paix ne court aucun danger dans le Nord-Ouest de l'empire des Indes, la Turquie n'a jamais été plus puissante et plus assurée, et le traité de Berlin est en plein et régulier développement.

Nous attendons, pour nous arrêter plus au détail sur ces assertions, que nous ayons, du discours de lord Beaconsfield, un texte moins suspect que l'étonnant résumé envoyé de Londres aux journaux de Paris.

On télégraphie de Madrid, 11 novembre :

« L'affaire de Moncasi a été plaidée aujourd'hui.

« Le procureur du roi, dans son réquisitoire, a conclu à la peine de mort.

« L'avocat de Moncasi demanda que la procédure soit recommandée. »

Londres, 11 novembre.

Une dépêche adressée de Berlin au *Times* dit que le corps commandé par le général Lomakine est arrivé dans la haute vallée de l'Atreh.

Le gouvernement chinois a ordonné tous les sujets russes de quitter Kashgar.

L'importation des marchandises russes est défendue.

Constantinople, 11 novembre.

Les Russes ont complété le réarmement des fortifications de Kustendje. Le gouverneur a déclaré qu'il passera l'hiver à Kustendje. Les Russes gardent les gares de chemins de fer.

L'éruption du Vésuve. — L'éruption du Vésuve prend de l'importance.

Le 3 novembre, la lave coulait sur une largeur de 25 à 30 mètres et descendait vers le terre-plein de l'Atrio del Cavallo. Le fleuve de feu suivait la direction du nord-nord-est et recouvrait la coulée de 1872; le 6, elle arrivait à la Ceriola et à San-Sebastiano, localités déjà ruinées il y a six ans.

La coulée commençait à être splendide à voir de Naples même, et beaucoup de curieux étaient sur le môle, aux balcons ou sur les terrasses.

« Tout pronostique, dit l'Italie, une éruption grandiose. Toujours de la neige sur le cône, bien entendu à distance respectueuse du volcan. »

On signale à Naples une affluente croissante de visiteurs, parmi lesquelles complèteront bientôt le roi Humbert et la reine Marguerite; car, fidèle à ses habitudes traditionnelles, la municipalité de Naples se considère comme supérieure aux caprices du Vésuve. On dansera non pas sur, mais en vue d'un volcan.

Il ne serait pas impossible que l'Etna, comme il est arrivé quelquefois lors de certaines éruptions, se réveillât. Des bruits souterrains et des secousses de tremblement de terre se sont produits à Mimes dans la semaine du 20 au 27 octobre. Les secousses ont acquis, à la fin de cette période, une force telle que la population épouvantée a déserté la ville.

Le préfet de Catane a envoyé deux professeurs pour étudier les phénomènes qui se sont reproduits, et auxquels la population s'est habituée, car elle paraît avoir regagné les demeures qu'elle avait abandonnées.

Chronique militaire.

APPEL DES RÉSERVISTES.

Quelques journaux ont donné des détails inexacts sur l'appel des diverses classes de réservistes; l'un d'eux a même annoncé que, d'après une décision ministérielle récente, une seule classe de réservistes, celle de 1872, sera appelée l'année prochaine, et que la classe de 1870, qui aurait dû être également convoquée, ne le sera pas.

Le *Moniteur de l'armée* rectifie de la manière suivante ces informations :

« Si, par « décision ministérielle récente », on a voulu entendre une mesure remontant à plus de deux ans, le renseignement est parfaitement exact, car cette disposition figure au *Journal officiel* du 42 août 1876, sous la forme d'un tableau, indiquant les classes de réservistes à convoquer chaque année.

« Il y a simplement stricte exécution de la loi, attendu que les hommes de la classe de 1870 passant dans l'armée territoriale le 40 août 1879, ne pourraient être appelés en qualité de réservistes aux mois de septembre et d'octobre suivants, époque fixée pour la convocation générale annuelle des réservistes sur l'avis des conseils généraux, des préfets et du ministre de l'intérieur constatés.

« Le *Journal officiel* du 12 août 1876 a fait précisément connaître le motif pour lequel la classe de 1870, par suite de son appel anticipé sous les drapeaux, le 40 août 1870, ne serait pas convoquée en 1879. »

Chronique locale et de l'Ouest.

L'EMPLACEMENT DES TROUPES DU 9^e CORPS D'ARMÉE.

Nous extrayons de l'*Avenir militaire* l'emplacement des troupes du 9^e corps d'armée, arrêté à la date du 1^{er} octobre 1878.

Régiments d'infanterie. — 32^e, dépôt à Châtelleraut, portion principale à Tours. — 66^e, à Tours. — 68^e, dépôt au Blanc, portion principale à Issoudun. — 77^e, à Angers. — 90^e, à Châteaoux. — 144^e, dépôt à Parthenay, portion principale à Saint-

Maixent. — 425°, à Poitiers. — 435°, à Cholet.
 Bataillon de chasseurs. — 43°, à Tours.
 Régiments de cuirassiers. — 4°, à Angers.
 9°, à Niort.
 Régiment de dragons. — 3°, à Tours.
 Régiment de chasseurs. — 2°, à Tours.
 Régiments d'artillerie. — 20° et 33°, à Poitiers.
 Régiment de pontonniers. — 3°, à Angers.
 Escadron du train des équipages militaires. — 9°, à Châteauroux.
 Section d'état-major et de recrutement. — 9°, à Tours.
 Section de commis et ouvriers d'administration. — 9°, à Tours.
 Section d'infirmiers militaires. — 9°, à Tours.
 Gendarmerie. — 12° légion, à Tours. — 13°, à Poitiers.

Nous rappelons aux personnes qui font partie du pèlerinage à Saint-Martin de Tours que le départ aura lieu demain jeudi. Tous les pèlerins devront être rendus à la gare au plus tard à 8 heures. Le retour aura lieu par le train qui part de Tours à 5 heures 25. D'après les informations prises, nous avons tout lieu de penser que M^r Mermillod adressera la parole aux pèlerins dans l'après-midi; l'heure de cet exercice sera fixée à la messe qui sera célébrée au tombeau de saint Martin par un ecclésiastique faisant partie du pèlerinage.
 Le prix d'aller et retour est de 4 fr. 30 en 3^e classe, au lieu de 4 fr. 15 qu'on avait annoncé par erreur.

Les directeurs de théâtre ont reçu la circulaire suivante :

« Paris, le 9 novembre 1878.
 Monsieur,

Depuis longtemps déjà l'opinion publique s'inquiète de l'abaissement sensible qui s'est produit dans certaines manifestations de l'art dramatique et de l'art lyrique. Beaucoup d'excellents esprits attribuent la cause de cette décadence à la liberté industrielle conférée aux théâtres par le décret du 6 janvier 1864.
 Quelles que soient les difficultés que je dois rencontrer en un pareil sujet, le mal étant constaté, il est de mon devoir d'en chercher le remède. Trois intérêts considérables se trouvent ici en jeu et me préoccupent également : l'intérêt de l'art, celui du public, celui des artistes. Assurer à ceux-ci la juste récompense de leurs travaux, offrir aux spectateurs des plaisirs délicats, honnêtes, ramener, s'il se peut, l'art dramatique et l'art lyrique à ces habitudes de bon ton qui avaient fait à nos théâtres une réputation si légitime, tel est le triple but auquel doivent tendre mes efforts.
 Pour m'aider dans cette tâche, pour m'entourer d'autant de lumières que possible, je fais appel au concours de toutes les personnes dont l'expérience en ces matières ne saurait être mise en doute.

Je vous serai donc tout à fait obligé, monsieur, de me faire connaître vos vues personnelles sur le régime institué par le décret du 6 janvier 1864.
 Quels en ont été les avantages? Les inconvénients? Quelle influence a eue ce régime sur la composition de nos troupes, de nos orchestres, de nos chœurs? Le régime doit-il être maintenu tel quel? Dans quel sens pourrait-il être amendé? Quel régime nouveau pourrait-on y substituer?

En résumé, monsieur, je vous prie de vouloir bien me transmettre toutes les observations que vous jugerez de nature à élucider la question; les notes que vous voudrez bien m'envoyer seront reçues par moi avec reconnaissance et feront l'objet de l'étude la plus attentive.

Recevez, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.
 Le ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts,
 A. BARDOUX.

ANGERS.
 Samedi dernier, le nommé Foulon, âgé de 20 ans, employé au chemin de fer, à Angers, est tombé sous la roue d'un wagon en marche et a eu la tête broyée.

LA FLECHE.
 On lit dans les Tablettes d'un Spectateur :
 « Il a été question ce matin du licenciement provisoire du Prytanée militaire. L'esprit et les principes radicaux ne sont pas absolument étrangers à ce qui vient de se passer dans cette Ecole du gouvernement. M. le préfet de la Sarthe pourrait donner des renseignements bien curieux à ce sujet. »

L'Indépendant d'Indre-et-Loire a reçu la lettre suivante :

« Savigné, le 10 novembre 1878.
 Monsieur,

On m'a communiqué le numéro de votre estimable journal du 6 novembre, dans lequel on lit que, par arrêté de M. le préfet d'Indre-et-Loire, en date du 31 août 1878, M^{lle} N... a été nommée institutrice communale à Savigné, à LA PLACE DES SŒURS.
 Permettez-moi de protester contre cette rédaction inusitée.

« La place des sœurs », à Savigné, n'est point vacante, et, d'après la législation actuelle, elle ne peut l'être que « dans le cas de décès, démission ou révocation. »
 Or je vis, et n'ai point donné ma démission, et n'ai point été révoquée.

« Simplement M. le maire m'a fait chasser de l'école communale par deux gendarmes, en présence de M. l'adjoint et de deux conseillers municipaux.
 Mais la violence n'est pas le droit.

« Je continue, dans un autre local mis à ma disposition par des habitants de Savigné, mes fonctions d'institutrice communale, que j'ai exercées dans cette localité pendant de longues années, me confiant à la justice des tribunaux.
 Veuillez agréer l'assurance du très-profond respect avec lequel je suis, monsieur le rédacteur en chef, votre très-humble servante.

« Sr M^r F. SEBASTIEN,
 Institutrice communale à Savigné. »

LE MANS.
 On lit dans la Sarthe :

« La police a arrêté hier soir un sieur Chauveau, Joseph-Louis, âgé de 53 ans, qui s'est évadé de Cayenne le 27 mai de la présente année.
 Chauveau a été immédiatement écroué à la maison d'arrêt. »

NIORT.
 Ces jours derniers, un accident terrible est arrivé dans l'atelier de M. Clart, fabricant d'instruments et machines agricoles à Niort. Un ouvrier, saisi par une courroie de transmission, a été littéralement broyé en une seconde. Le crâne était fendu; la cervelle avait jailli sur le mur; le corps, enroulé autour de l'arbre, n'était plus, dit le *Mémorial des Deux-Sèvres*, qu'un ensemble de chairs meurtries et d'os brisés.

Faits divers.

Les journaux de Lyon annoncent qu'une jeune fille âgée de treize ans, demeurant avec sa mère, s'étant plainte, il y a quelques jours, de maux de cœur et de douleurs dans les jambes, on fit appeler un médecin qui ordonna un traitement. Mais, le 4 novembre, voyant s'aggraver l'état de sa fille, la mère la fit transporter à la Charité, où elle mourut, quelques heures après, d'hydrophobie.

Cette jeune fille avait la déplorable habitude de se laisser lécher le visage par un chien.

Or, on sait que le virus rabique se communique par le contact des muqueuses; on pense donc que la langue du chien avait effleuré les lèvres de cette malheureuse enfant, et que c'est ainsi qu'elle a contracté la terrible affection qui l'a emportée.

La ville de Gontaut (Gironde) est encore sous la pénible impression causée par un tragique événement.

M^{me} veuve G... habite cette localité avec son fils unique âgé de 30 ans, Léonard G... Jeudi dernier, M^{me} veuve G..., entrant dans la chambre de son fils, aperçut celui-ci pendu à la flèche de son lit.

Folle de douleur, l'infortunée mère descendit dans la rue en poussant des cris déchirants.

A ces cris, les voisins coupèrent la corde, mais ce fut en vain, l'asphyxie était complète.

Le malheureux jeune homme était fils unique, possédait une fortune personnelle de 200,000 francs et en avait tout au moins autant en perspective.

On n'a trouvé dans ses papiers qu'un testament olographe par lequel il légua toute sa fortune à sa mère.

Les jours raccourcissent, et Toto n'aime pas l'obscurité.

— Papa, dit-il, je voudrais bien que tu tires les rideaux; j'y vois plus.

Papa est professeur de français dans un lycée et rebouteur de phrases :

— Mon fils, il faut dire : Je voudrais que tu tirasses les rideaux.

— Eh bien ! tire les rideaux, petit père.

Une jolie scène de police correctionnelle : Un gamin de quinze ans se trouve sur le banc des accusés pour avoir volé un pantalon.

Malgré l'éloquence de la malheureuse victime du vol, les preuves ne semblent pas suffisamment établies, et le gamin est acquitté.

Le président. — Vous avez entendu ? Vous êtes libre.

— Oui, monsieur le président.

— Eh bien, alors, pourquoi ne vous en allez-vous pas ?

— Dame ! monsieur le président, j'avais peur que le tailleur ne reconnût le pantalon !

Le misérable portait sur lui la preuve du délit.

Chacun sait combien, d'ordinaire, il faut employer de tisanes, de pâtes et de sirops pour guérir un rhume, un catarrhe, une bronchite. Le nouveau traitement de ces maladies par les capsules de *Guyot* ne revient qu'à dix ou quinze centimes par jour. Prendre deux ou trois capsules à chaque repas, et le plus souvent le bien-être se fait sentir dès les premières doses.
 Pour éviter les nombreuses imitations, exiger sur l'étiquette la signature *Guyot* imprimée en trois couleurs.
 Dépôt dans la plupart des pharmacies.

BOURSE DE PARIS
 DU 12 NOVEMBRE 1878.

Rente 3 0/0	75 63
Rente 4 1/2	106
Rente 5 0/0	112 10
Rente 3 0/0 amortissable	78 40

La charmante nouvelle de M^{lle} MARTHE LACHÈSE, la *Pupille de Salomon* (un volume de 365 pages), dont la publication touche à sa fin dans l'*Echo Saumurois*, est en vente, au prix de 3 fr., chez M. DEZÉ, libraire, rue Saint-Jean, et chez M. MILON, libraire, rue d'Orléans.

LA CAISSE DES REPORTS
 77, Rue Richelieu, Paris.

Assure en toute sécurité à tout capital remboursable à volonté, 20 à 25 0/0 de revenu par an, payables par mois.
 L'année 1877 a produit 4,137 fr. pour 5,000 fr.
 ORDRES DE BOURSE AU COMPTANT ET A TERME.

Théâtre de Saumur.

TROUPE DU GRAND-THÉÂTRE D'ANGERS, SOUS LA DIRECTION DE M. EM. CHAVANNES.

LUNDI 19 novembre 1878.

FRA-DIAVOLO
 Opéra-comique en 3 actes, paroles de Scribe, musique d'Auber.

LA ROSE DE SAINT-FLOUR
 Opérette en 1 acte, paroles de Michel Carré, musique d'Offenbach.

Bureaux à 7 h. 3/4, rideau à 8 h. 1/4.
 S'adresser, pour retenir des loges et stalles, au bureau de location, maison Thuau, rue de la Comédie. — On peut se procurer des cartes à l'avance chez le Concierge du Théâtre.

APPEL AUX POÈTES.

Le vingt-unième concours poétique ouvert en France le 15 août 1878, sera clos le

1^{er} décembre 1878. Seize médailles, or, argent, bronze, seront décernées.

Demander le programme, qui est envoyé franco, à M. Evariste CARRANCE, président du comité, 6, rue Molinier, à Agen (Lot-et-Garonne). — Affranchir.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878.
 Classe 66.

MÉDAILLE D'ARGENT.
COFFRES-FORTS

M. HAFNER aîné, fabricant de coffres-forts, a obtenu une MÉDAILLE D'ARGENT à l'Exposition universelle de Paris pour la perfection qu'il a apportée dans la construction de ses coffres-forts. Reconnus supérieurs pour leur solidité, leur incombustibilité, leurs serrures ont présenté au jury une sécurité incomparable contre les crocheteurs les plus habiles.

Nous sommes heureux de porter cette bonne nouvelle aux nombreuses personnes qui se sont déjà munies de coffres de la maison Hafner, et nous pensons qu'elle déterminera en faveur de cette maison ceux de nos lecteurs qui pourraient hésiter encore dans le choix d'un constructeur.

Coffres depuis 120 fr. jusqu'à 2,000 fr. et au delà. Pour les renseignements, s'adresser au bureau du journal, où il y en a toujours en dépôt.

SANTÉ ET ÉNERGIE A TOUS
 rendues sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé dite :

REVALESCIERE
 Du BARRY, de Londres. 32 ans de succès.

La REVALESCIERE guérit les mauvaises digestions (dyspepsies), gastrites, gastroentérites, gastralgies, constipations, hémorroïdes, glaires, flatuosités, ballonnement, palpitations, diarrhée, dysenterie, gonflement, étourdissements, bourdonnement dans les oreilles, acidité, pituite, maux de tête, migraines, surdité, nausées, et vomissements après repas ou en grossesse, douleurs, aigreurs, congestions, inflammations des intestins et de la vessie, crampes et spasmes, insomnies, fluxions de poitrine, chaud et froid, toux, oppression, asthme, bronchite, phthisie (consomption), dartres, éruption, abcès, ulcérations, mélancolie, nervosité, époussément, dépérissement, rhumatisme, goutte, fièvre, grippe, rhume, catarrhe, laryngite, échauffement, hystérie, névralgie, épilepsie, paralysie, les accidents du retour de l'âge, scorbut, chlorose, vice et pauvreté du sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fébrile en se levant, ou après certains plats compromettants : oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac; faiblesses, sueurs diurnes et nocturnes, hydro-pisie, gravelle, rétention; les désordres de la gorge, de l'haleine et de la voix, les maladies des enfants et des femmes, les suppressions; le manque de fraîcheur et d'énergie nerveuse. 100,000 cures réelles par an. Evitez les contrefaçons et exigez la marque de fabrique « Revalescière du Barry. »

Parmi les cures, celles de Madame la Duchesse de Castletuart, le duc de Pluskow, Madame la marquise de Bréhan, Lord Stuart des Decie, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, etc., etc.

Voici quelques-unes des cures :

N° 48,816 : Certificat du célèbre docteur RUDOLPH WURZER. Cette légère et agréable farine est le meilleur absorbant; à la fois nourrissante et restaurative, elle remplace admirablement toute médecine en beaucoup de maladies. Elle est de grande utilité, surtout dans les diabètes, les constipations opiniâtres et habituelles, ainsi que dans les diarrhées, les affections des reins et de la vessie, la gravelle, les irritations inflammatoires et crampes dans l'urètre, les rétrécissements et les hémorroïdes, ainsi que dans les maladies des poumons et des bronches, la toux et la consommation. — Docteur RUD. WURZER, Membre de plusieurs sociétés scientifiques, Bonn. — N° 73,632 : 25, rue des Boulangers, Mulhouse, 2 février 1870. — Ayant fait usage pendant cinq mois de la Revalescière, je me trouvais guéri d'une maladie chronique du foie qui me tourmentait depuis bientôt quinze ans. — N.-J. CHARLIER.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 6 kil., 36 fr.; 12 kil., 70 fr. — Les Biscuits de Revalescière, en boîtes de 4, 7 et 70 francs. — La Revalescière chocolatée rend l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant aux plus épuisés. — En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25 c.; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 120 tasses, 16 fr.; de 576 tasses, 70 fr.; ou environ 12 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 36 et 70 fr. franco. — Dépôt à Saumur, COMMON, 23, rue Saint-Jean; GONDRAND; BISSON, successeur de TEXIER; J. RUSSON, épicière, quai de Limoges. — Angers, Veuve CHANTREAU, épicière; LEVÊQUE, négociant, rue Plantagenet; BRETAULT-DÉLAGRÉE. — Baugé, BUCHMANN, marchand de comestibles. — Beaupréau, M^{me} BELLIER, épicière. — Cholet, VANDANGEON-BUREAU, 63, place Rouge; CORTIN, confiseur, 60, rue Nationale; JACOMÉTY, confiseur; EMILE RICHARD, épicière, et partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du BARRY et C^{ie} LIMITED, 26, place Vendôme, et 8, rue Castiglione, Paris.

P. GODDET, propriétaire-gérant.

